



JEAN-PIERRE
RAGEAU GÉRARD
CHALIAND

Géopolitique des empires

6000 ans d'histoire
humaine



Champs essais

GÉOPOLITIQUE DES EMPIRES

DES MÊMES AUTEURS

- Atlas stratégique, Géopolitique des rapports de force dans le monde* (cartographie de Catherine Petit), Fayard, 1983.
- Atlas de la découverte du monde* (cartographie de Catherine Petit), Fayard, 1984.
- Atlas politique du XX^e siècle* (cartographie de Catherine Petit), Seuil, 1987.
- Atlas des Européens* (cartographie de Catherine Petit), Fayard, 1989.
- Atlas des diasporas* (cartographie de Catherine Petit), Odile Jacob, 1991.
- Atlas historique des migrations* (avec Michel Jan, cartographie de Catherine Petit), Seuil, 1994.
- Atlas des empires* (cartographie de Catherine Petit), Payot, 1995.
- Atlas historique du monde méditerranéen* (cartographie de Catherine Petit), Payot, 1995.
- Atlas de l'Asie orientale* (avec Michel Jan, cartographie de Catherine Petit et Bruno Jan), Seuil, 1997.
- Atlas du millénaire, la mort des empires, 1900-2015* (cartographie de Nicolas Rageau), Hachette, 1998.

Gérard Chaliand

- Atlas du nucléaire civil et militaire* (avec Michel Jan, cartographie de Catherine Petit), Payot, 1993.
- Atlas du nouvel ordre mondial* (cartographie de Nicolas Rageau), Robert Laffont, 2003.
- Atlas stratégique, de l'hégémonie au déclin de l'Occident* (avec Roc Chaliand, cartographie de Nicolas Rageau), Autrement, 2022.

Gérard CHALIAND
Jean-Pierre RAGEAU

GÉOPOLITIQUE DES EMPIRES

6 000 ans
d'histoire humaine

Retrouvez ici les cartes associées au texte :



ou

<https://tinyurl.com/2h7wh5y6>

Champs essais

© Arthaud, 2010, pour l'édition originale
© Flammarion, 2024, pour cette édition
ISBN : 978-2-0804-3880-5

Ce livre est dédié à l'un des fondateurs de la géographie moderne, qui mit en évidence les rapports entre le peuplement et le milieu physique, le géographe allemand Carl Ritter, et à Yves Lacoste, qui a beaucoup fait, en France, pour réhabiliter la géopolitique et développer cette discipline avec la revue *Hérodote*.

« Les dieux, comme les hommes, sont mus par une loi de nature (pour les premiers, c'est une opinion, pour les seconds, une certitude), qui pousse les plus forts à dominer. Nous n'avons pas établi cette loi ni ne l'avons appliquée les premiers. Elle existait bien avant nous et continuera toujours d'exister après nous. C'est simplement notre tour de l'appliquer, sachant bien que vous, ou tout autre disposant de notre puissance, en ferait de même¹. »

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*
(Dialogue entre les Méliens et les Athéniens)
Livre V, 105

1. Cette traduction m'a été offerte en 1959, par mon ami Raymond Dubois, professeur d'histoire-géographie au collège d'Arsonval et hellénisant, comme la quintessence de l'expérience historique. G. Chaliand.

Avant-propos

Une géopolitique des empires ou une géohistoire, centrée sur la longue durée, n'a jamais été tentée. Notre entreprise s'efforce de combler cette lacune.

Ce livre ne traite ni du juste ni de l'injuste, mais de sociétés organisées en empires ou en États puissants qui, durant cinq mille années, ont été essentiellement soucieux de leur sécurité, de leurs intérêts et d'expansion dès que les rapports de force leur étaient favorables.

Les empires comme les États se sont bâtis par le glaive et ont maintenu leurs pouvoirs par la force, la crainte qu'ils inspirent et l'éclat de leur prestige.

Nous avons évoqué, par ailleurs, l'importance durant plus de deux millénaires de l'opposition entre nomades de haute Asie et sédentaires de la masse eurasiatique. Celle-ci est infiniment plus prolongée qu'entre empires maritimes et continentaux, rivalité qui a fondé, au début du XX^e siècle, notre conception de la géopolitique à l'échelle mondiale. Longtemps, les empires se sont bâtis par continuité territoriale et non surtout outre-mer comme à l'époque coloniale.

L'Égypte, la Mésopotamie, l'Iran, la Chine par exemple ont été matrices d'empires à diverses époques pendant des durées parfois considérables. Sans céder à

un déterminisme, le rôle de la géographie dans l'histoire n'a pas été mince. Nous avons tenté de dégager, à travers la géohistoire et les cultures stratégiques, des constantes géopolitiques relativement pérennes jusqu'aux bouleversements suscités par les explorations maritimes et surtout par les mutations amorcées par l'industrialisation et les avancées technologiques qui en découlent.

Le concept d'empire peut être défini, avec plus ou moins de précision, par la domination exercée par un groupe humain sur des populations aux origines ethniques ou religieuses différentes. Il implique l'expansion territoriale réalisée par la violence ou l'intimidation. Les empires visent, lorsqu'ils sont puissants, à établir une paix fondée sur un statu quo qui leur est favorable. Menacés de l'extérieur, minés par des crises internes, ils s'effondrent lorsqu'ils sont excessivement étirés ou par usure, lorsque décline leur volonté impériale.

Les grands empires, à l'exception de ceux de la période coloniale, ont quasiment tous été des empires asiatiques. L'Europe de toute façon est géographiquement trop limitée pour permettre la création d'un vaste empire sinon outre-mer. Même l'Empire napoléonien reste très modeste par rapport à celui d'Alexandre ou de Gengis Khan.

On ignore généralement le rôle majeur joué durant près de deux millénaires par les nomades de haute Asie (le monde des steppes) à la fois comme destructeurs et comme bâtisseurs d'empire. Ces groupes nomades n'appartiennent à aucun peuple en particulier, mais à un mode de vie pastoral et guerrier dont la prédation constitue l'une des activités. Leurs marques dans l'histoire sont nombreuses et les empires qu'ils ont constitués, eux ou leurs héritiers, sont célèbres : Mongols, Mandchous, Ottomans, Moghols, etc.

Notre *Géopolitique des empires* traite surtout d'empires mal connus parce qu'ils figurent modestement dans nos manuels. Nous ne faisons en revanche qu'esquisser ce qui est familier comme la Grèce, Rome et l'Europe occidentale.

Ce livre porte sur quelque cinq mille années depuis le premier empire, celui de Sargon, jusqu'à l'effondrement du dernier, l'Union soviétique. La période strictement contemporaine a été déjà amplement couverte par nous-mêmes au cours de précédents ouvrages, comme par d'autres depuis et souvent de façon excellente. Nous n'y revenons que brièvement, mais de façon critique.

Bien sûr, la connaissance intelligente du passé, dégageant les grandes lignes des géohistoires de grands États et de moins grands, montre à quel point leurs géopolitiques restent liées à des contraintes, des invariants et des intérêts pérennes.

Cette géopolitique des empires, sur la longue durée, représente une exploration lacunaire dans un champ peu fréquenté. Nous avons éclairé sous un jour nouveau des travaux que nous avons accumulés au cours des trente dernières années.

Tout a été conçu pour rendre le plus clair possible des millénaires d'histoires violentes dont nos sociétés sont issues.

I

L'ORIENT ET L'ANTIQUITÉ

Le Proche-Orient

Géopolitique de l'Égypte

Continuité du nouvel Empire pharaonique jusqu'à l'échec de Gamal Abdel Nasser

Durant le premier millénaire de son histoire, l'Égypte, protégée à l'ouest par le désert et à l'est par le Sinaï, ne connaît guère d'agressions. Son isolement la préserve. Sa géopolitique aura longtemps été déterminée par le seul contrôle du fleuve auquel le pays doit son existence.

Pour ce qu'on appelle l'Ancien Empire, le Nil naissait avec la première cataracte, près d'Assouan, et se perdait dans les terres marécageuses du delta.

De façon centralisée, les pharaons régnaient sur la haute (Sud) et la basse (Nord) Égypte le long d'un fleuve dont les crues chargées de limon donnaient fertilité à la bande de terre qui l'entourait.

Le rôle du pouvoir était d'organiser et d'entretenir le système répartissant la crue.

C'est durant ce qu'on dénomme le Moyen Empire, qui centralise à nouveau l'Égypte, qu'est investie la Nubie. L'Égypte contrôle désormais le Nil jusqu'au-delà de la deuxième cataracte.

Peu avant 1700 avant notre ère, de façon inattendue, surgit par le Sinaï l'invasion des Hyksos qui introduisent le cheval et le char de combat. Ils dominent, pour plus d'un siècle, le pays jusqu'à ce que les Égyptiens reprennent le pouvoir, à partir du Sud (Thèbes), créant ainsi le Nouvel Empire (– 1550). Ce dernier est, en fait, la véritable période impériale pharaonique.

Les pharaons ont conscience, après l'éviction des Hyksos, de la vulnérabilité de l'Égypte sur son flanc oriental. Par souci de sécurité, il faut par conséquent contrôler le couloir syro-palestinien. Cela est mené à bien par l'illustre XVIII^e dynastie. Le pharaon devient un héros guerrier et conquérant. Le plus grand est Thoutmosis III, qui mena lui-même jusqu'à dix-sept campagnes : l'empire s'étend encore vers le sud jusqu'à la quatrième cataracte et à l'ouest vers la Libye. Mais le front essentiel est en Syrie, jusqu'à l'Euphrate (le « fleuve qui coule à l'envers » pour les Égyptiens) ; c'est là que, sous Ramsès II, a lieu, entre l'Empire égyptien et les Hittites qui dominent l'Anatolie centrale, la bataille de Kadesh (– 1299¹). C'est la deuxième plus ancienne bataille attestée de l'histoire (la première, remportée par Thoutmosis III, celle de Megiddo – où se sont déroulées maintes batailles de l'Antiquité à nos jours –, porte le nom d'une ville située aujourd'hui en Israël). Elle est, pour chacun des protagonistes, non concluante, malgré les proclamations de victoire de part et d'autre, et débouche sur une paix de compromis. Aux Hittites : la Syrie du Nord ; aux Égyptiens : la Syrie du Sud et la future Palestine.

Durant près de quatre siècles, le Nouvel Empire est conquérant. L'agression des « Peuples de la mer » est

1. Les dates varient selon les manuels. – 1285 est celle retenue par l'Unesco.

repoussée, mais bientôt les Philistins s'emparent de ce qui va devenir la Palestine. Le XI^e siècle avant notre ère marque la fin du glorieux Nouvel Empire.

Durant le millénaire suivant se succèdent des dynasties étrangères. Cependant, avec la renaissance saïte, la même politique étrangère est menée. Même affaiblie, l'Égypte pharaonique intervient militairement pour contrôler le Levant, notamment pour contrer l'expansion de l'Assyrie.

Après l'effondrement de cette dernière (VII^e siècle avant notre ère), la Syrie-Palestine retombe sous la tutelle de l'Égypte.

Conquise par la Perse achéménide, puis par Alexandre le Grand (IV^e siècle avant notre ère) dont les successeurs locaux, les Ptolémées, reprennent le contrôle du couloir syro-palestinien, l'Égypte est ensuite dominée par l'Empire romain (– 30). La ville la plus importante du pays n'est plus Thèbes ou Memphis, mais Alexandrie, métropole hellénisée durant un millénaire. Ce n'est qu'au VII^e siècle que l'Empire romain d'Orient perd à la fois le contrôle de la Syrie-Palestine et de l'Égypte, lors de la foudroyante expansion de l'Islam.

Au cours de la période qui va de l'instauration de l'Empire omeyyade au VII^e siècle, où débute l'islamisation progressive de l'Égypte, au XVI^e siècle où l'Empire ottoman prend le contrôle du pays, celui-ci obéit aux objectifs traditionnels de sa géopolitique : *contrôle du Nil jusqu'à la Nubie et si possible au-delà, contrôle du couloir syro-palestinien*. C'est le cas avec la dynastie chiite des Fatimides qui s'empare du pays (969-1171) ; l'Égypte est exceptionnellement conquise par l'ouest. Le Caire est désormais la capitale.

En 1171, le Kurde Saladin détrône les Fatimides, réinstalle la légitimité des Abbassides de Bagdad et du rite

sunnite. Il reprend Jérusalem (bataille de Hattin, 1187) et une large partie du Levant où s'étaient créés des États francs à la suite des croisades, et fait échec à la troisième croisade.

Les Mamelouks (à l'origine, des esclaves militaires turcophones) s'emparent du pouvoir au Caire (1250) et en finissent avec les derniers bastions francs tout en stoppant, au nord de la Syrie, l'avancée mongole (1260). Ce sont les Mamelouks qui, après la chute des Abbassides de Bagdad (1258), détiennent, outre l'Égypte et la Syrie, les lieux saints de l'islam et abritent le califat jusqu'à leur défaite face aux Ottomans dotés de canons (1517).

Plus tard, au sein de l'Empire ottoman, l'Albanais Mehmet Ali, vice-roi d'Égypte (1805-1849), un modernisateur remarquable, conquiert le Soudan septentrional où il fonde Khartoum. Il s'empare du Hedjaz dont il chasse les wahhabites (1819). Après avoir affronté sans succès les flottes européennes à Navarin (1827), il se rend maître de la Palestine et de la Syrie (1832). Bien qu'il soit sous l'autorité nominale du Sultan, il s'empare de Konya, marche sur la capitale ottomane et ne sera arrêté que par l'intervention de la Grande-Bretagne.

Par la suite, sous la pression de celle-ci, il doit évacuer la Syrie, la Palestine et le Hedjaz (1839).

Considéré comme le précurseur de la renaissance arabe, son élan qui bouleverse le statu quo régional est ainsi contrarié. À sa mort, l'Égypte contrôle le Soudan, situation dont hérite la Grande-Bretagne (1882) qui, bientôt, est maîtresse du canal de Suez.

Reprenant un modèle de domination politique devenu classique (tenté sans succès sous les croisades comme par Bonaparte en 1798), la Grande-Bretagne s'octroie le mandat sur la Palestine (1920-1948) après la défaite de l'Empire ottoman à l'issue de la Première

Guerre mondiale. La France contrarie le dessein anglais de contrôler la Syrie.

Lorsque les « officiers libres » s'emparent du pouvoir (1952) et qu'émerge le colonel Nasser (1954), le canal de Suez est nationalisé (1956) contre le gré des Anglais et des Français, tandis que le Soudan devient indépendant, alors qu'il eût été souhaitable de maintenir cette union.

La géopolitique de l'Égypte, telle qu'elle était énoncée par Gamal Abdel Nasser dans *La Philosophie de la révolution*, visait au panarabisme tout en étant le centre de gravité de l'Afrique. Objectifs d'autant plus ambitieux que l'Arabie saoudite soutenue par les États-Unis y était opposée.

Si l'union avec la Syrie (République arabe unie, 1958-1961) était une initiative mal menée mais cohérente et dangereuse pour Israël, l'expédition au Yémen (1964) ne pouvait que se transformer en débâcle. On ne mène pas une guerre contre les montagnards du Yémen avec des paysans égyptiens aux traditions peu martiales et modelées par un fleuve qui, après les crues, retourne dans son lit. D'autres paysanneries ont dû, pour survivre, lutter collectivement pour ériger et maintenir des digues dont dépendent leurs existences mêmes (par exemple les Vietnamiens du fleuve Rouge). Le soldat égyptien n'avait aucune chance, en milieu montagnard, face à un adversaire rompu à la petite guerre.

Peut-être eût-il été plus judicieux, à l'époque, de songer à étendre vers la Libye, sous-peuplée, la mainmise égyptienne. Elle aurait pu y trouver une solution à sa démographie. La proposition d'union du colonel Kadhafi (1969), lors de sa prise de pouvoir, qui fut rejetée par l'Égypte, aurait pu tenter une direction politique plus audacieuse. Aujourd'hui l'Égypte, neutralisée par la

restitution du Sinaï et sans croissance notable exceptée celle de sa démographie, est un État impotent.

Remarques marginales :

Si l'Égypte et l'Anatolie (Turquie actuelle) sont nanties d'une population traditionnellement nombreuse, le mince couloir syro-palestinien reste, sur la longue durée, peu peuplé. Ce fait se constate encore aujourd'hui. Disposant d'une façade maritime, enserrée par l'Égypte, l'Anatolie et la Mésopotamie, cette bande de terre fertile est, par nature, vulnérable et a, comme l'histoire le démontre, très souvent été un enjeu.

La Mésopotamie : une plaine toujours convoitée

De Sargon à l'Empire néobabylonien : un modèle unique. Le rêve brisé du Baas (Irak-Syrie)

La Mésopotamie, la plaine entre les deux fleuves, est sans défense naturelle. Contrairement à l'Égypte, elle n'est pas protégée par l'isolement. Au cours de l'Antiquité, l'histoire en est fort mouvementée. La sécurité de cet îlot fertile dépendait surtout de la puissance des États qui s'y constituaient.

Entre le Nil et l'Indus, la plaine mésopotamienne n'a pas d'équivalent. Le Tigre et l'Euphrate prennent leur source au nord-est de l'Anatolie, qu'on appelait autrefois « les monts d'Arménie ». Le plus long fleuve, l'Euphrate, serpente à travers la Turquie orientale avant d'arroser la Syrie et l'Irak. Le Tigre coule, rapide, vers l'Irak. Tous deux se rejoignent au nord de Basra et mélangent leurs eaux pour former le Chatt el-Arab qui, dans l'Antiquité, n'existait pas, les deux fleuves accédant au golfe Persique séparément.

Contrairement au Nil qui inonde librement sa vallée puis s'en retourne dans son lit, les crues des fleuves mésopotamiens nécessitent un système de digues, de canaux et de réservoirs pour irriguer convenablement la plaine, ce qui exige une main-d'œuvre nombreuse et une organisation centralisatrice. Tandis que le Nil a une crue annuelle d'un volume à peu près constant, celles de l'Euphrate et du Tigre sont imprévisibles et peuvent être soit très insuffisantes, soit catastrophiques. En ce sens, la prospérité de la Mésopotamie est moins un don qu'une conquête.

À l'ouest, la Mésopotamie est bordée par le désert syrien, peuplé de nomades. L'hostilité entre ceux-ci et les paysans de la plaine est séculaire. À l'est, de la chaîne montagneuse du Zagros déferlent traditionnellement des montagnards prédateurs. Au sud, couvrant partiellement le delta, des marais, habituellement zones de refuge, ont été récemment asséchés.

Au nord, entre le djebel Sindjar (pays kurde) et le Taurus, une steppe fertile forme une zone de transit entre la haute vallée du Tigre et les plaines de la Syrie du Nord. Celle-ci couvre les quelque quatre cents kilomètres qui séparent le Tigre et l'Euphrate. C'est par cette plaine qu'on débouche aisément sur la mer.

Au cours de l'histoire, la Mésopotamie connaît une opposition nette entre le Sud, où naît Sumer, puis Akkad, formant par la suite la Babylonie, et le Nord où se situe l'Assyrie.

Sur la très longue histoire ancienne de la Mésopotamie, qui couvre trois millénaires, celle-ci ne connaît que quatre empires dont le premier est celui de Sargon d'Akkad, qui régna durant cinquante-cinq années (de – 2334 à – 2279).

Le premier empire de l'histoire, celui de Sargon d'Akkad et de son petit-fils Naram-Sin, dure environ un siècle. Il réunit, pour la première fois, le sud, le pays de Sumer et le nord de la Mésopotamie et s'étend du Golfe jusqu'au nord de la Syrie et au littoral méditerranéen. Naram-Sin – dont la stèle triomphale est au Louvre – se proclame « souverain des Quatre Régions », soit le monde de l'époque aux quatre points cardinaux. Un empire à ses yeux universel.

Le modèle impérial créé par Sargon débouchant sur deux mers est celui des empires ultérieurs, qu'ils soient babylonien ou plus tard néobabylonien, et n'est dépassé que par le plus puissant d'entre eux, l'Assyrie. Il préfigure aussi leur trajectoire : des conquêtes rapides menées par des souverains énergiques, des conflits récurrents aux marches, ponctuées de révoltes, des peuples récemment soumis. Enfin, chaque fois, le coup de grâce infligé par des rivaux souvent coalisés qui profitent de l'affaiblissement dû à l'étirement excessif du domaine impérial et de la médiocrité des derniers souverains.

Malgré sa relative brièveté, l'Empire akkadien, victime des montagnards du Zagros, réussit à imposer la civilisation suméro-akkadienne sur l'ensemble mésopotamien et à faire de sa langue la langue officielle. C'est en akkadien que nous est parvenue la version, en douze tablettes, de l'épopée sumérienne de Gilgamesh, chef-d'œuvre de la littérature de Mésopotamie, vieux de plus de quatre millénaires.

L'empire d'Akkad est suivi par une brève renaissance néosumérienne à Ur qui s'effondre peu avant l'an 2000 avant notre ère.

Dès cette époque, l'Assyrie fait son apparition (Ancien Empire assyrien), mais c'est plus tard qu'elle joue un rôle

plus important, non seulement en Mésopotamie, mais dans l'ensemble du Proche-Orient, Égypte comprise.

Entre l'Ancien Empire assyrien, aux proportions modestes, et le Grand Empire assyrien (XI^e au VII^e siècle) se forme l'Empire babylonien lorsque monte sur le trône Hammourabi (– 1792) qui parvient à imposer son pouvoir à Sumer au sud, puis, en une dizaine d'années, au nord.

Il s'empare de la cité de Mari et d'Assur, la capitale des Assyriens. Le maître de Babylone édicte un code célèbre. Cet empire, qui embrasse une grande partie de la Mésopotamie, se délite au cours du siècle et demi qui suit la mort du grand souverain (– 1750). Babylone est prise et pillée par les Hittites (– 1595), ouvrant ainsi la voie à d'autres envahisseurs, les Kassites. Babylone reste cependant jusqu'au milieu du premier millénaire la cité majeure de la Mésopotamie.

Après avoir connu une période glorieuse, l'Ancien Empire assyrien connaît une éclipse prolongée à la fin du deuxième millénaire.

Au moment où renaît la puissance assyrienne (X^e siècle), elle n'a pas d'adversaire majeur à sa périphérie, mais de nombreux rivaux régionaux : montagnards à l'est, nomades à l'ouest, la Babylonie affaiblie au sud, des royaumes hostiles au nord.

Pour tous les États mésopotamiens, le problème récurrent est celui de l'extrême vulnérabilité de la plaine entre les deux fleuves. Il faut, chaque fois, lutter sur plusieurs fronts et s'efforcer non seulement d'étendre sa domination sur l'ensemble mésopotamien, mais aussi de contenir la menace des puissances périphériques.

L'Assyrie s'est construite sur la nécessité d'accroître son aire de domination d'abord pour des raisons défensives, puis par des campagnes de pillages productrices de butin

et d'esclaves, suivies de guerres de conquêtes afin de conforter sa puissance et, dans une phase finale, de détruire tous les rivaux pour devenir hégémonique.

Les conquêtes assyriennes portent l'empire à une exceptionnelle extension. Après avoir dominé la Mésopotamie et l'Élam (Suse), le couloir syro-palestinien et les monts d'Arménie (Ourartou), la conquête de l'Égypte est finalement entreprise, d'abord jusqu'au delta, puis jusqu'à Thèbes, soit à plus de deux mille kilomètres de Ninive, la capitale assyrienne.

Cette expansion implique une armée de métier, innovation assyrienne permettant une présence permanente dans les pays conquis, une réserve mobilisable en cas de nécessité. La levée saisonnière des troupes qui était jusque-là générale au Proche-Orient, déterminée par les travaux des champs, est désormais un système dépassé. L'armée dispose non seulement d'une cavalerie qui remplace le char de combat et d'infanterie, mais aussi d'un système de siège particulièrement performant et d'une logistique très élaborée. Cette formidable machine de guerre a de surcroît une réputation fondée sur la terreur, souvent paralysante pour les adversaires. La pratique de la déportation de masse de populations devient systématique.

Lorsque son dernier souverain, au nom célèbre d'Assourbanipal, triomphe après avoir subjugué son dernier ennemi, l'Élam, dont il détruit la capitale, Suse, il ne reste plus que quelques dizaines d'années avant que l'empire, démesurément étiré, ne succombe sous les coups des Mèdes (issus d'Iran) alliés à Babylone ; Ninive est mise à sac (– 612). Ainsi finit le plus vaste empire du Proche-Orient.

Après la foudroyante disparition de l'Empire assyrien, les Chaldéens de Babylonie restent maîtres du « pays des

deux fleuves » et édifient un éphémère empire appelé néobabylonien qui, sous Nabuchodonosor II (– 604/– 562), connaît un remarquable essor, et s'étend jusqu'aux marches du Sinaï.

L'Empire néobabylonien, né sur les cendres de celui de l'Assyrie (VII^e siècle avant notre ère), tombe sans mal aux mains de Cyrus II, roi des Perses (– 539). Ces derniers érigent le plus vaste et le plus durable des grands empires de l'Antiquité.

En fait, avec la prise de Babylone par les Perses, la longue histoire de la Mésopotamie antique prend fin. Désormais, l'histoire de la région se joue sur un théâtre beaucoup plus étendu, qui va jusqu'aux marches de l'Inde.

Région fertile dans un environnement aux ressources agricoles rares, la Mésopotamie a été âprement disputée, au cours des temps, entre les États qui dominaient l'Iran et ceux qui tenaient l'Anatolie. La rivalité entre l'Empire romain d'Orient et l'Empire sassanide se manifeste ainsi jusqu'à leur épuisement réciproque, qui profite à l'expansion arabe peu après l'Hégire (636-642). L'Empire ottoman et l'Iran chiïte des Séfévides se disputent l'hégémonie (1514). La Mésopotamie échappe au domaine séfévide pour tomber sous la domination de l'Empire ottoman sunnite. Plus récemment, le chiïsme, au XIX^e siècle, a très largement progressé en Irak méridional, tandis que le pays était toujours dominé par l'Empire ottoman. Après l'effondrement de ce dernier (1918), la Grande-Bretagne, en butte à l'hostilité des chiïtes envers la mainmise coloniale, s'appuie sur les sunnites. Ceux-ci dominent le pays, de la proclamation d'indépendance (1932) jusqu'à la chute de Saddam Hussein (2003). Depuis, les chiïtes, majoritaires bien que divisés, représentent le groupe

L'Empire colonial français.....	182
Le Pacifique	184
L'océan Indien	185
L'Antarctique.....	186
L'Arctique	187

III

De quelques puissances aujourd'hui

L'état des lieux	191
La Turquie	194
L'Iran	200
Israël	203
L'Inde.....	208
L'Indonésie.....	211
La Chine.....	213
La Russie	215
Les États-Unis.....	219
Conclusion.....	225
<i>Éléments pour une bibliographie</i>	<i>245</i>

JEAN-PIERRE RAGEAU GÉRARD CHALIAND

Géopolitique des empires

Une géopolitique des empires à travers six mille ans d'histoire n'avait jamais été tentée. C'est ce que réalise cet ouvrage, depuis le premier empire (celui de Sargon, en Mésopotamie, au III^e millénaire avant notre ère) jusqu'à l'effondrement du dernier, l'Union soviétique. Forts de cette appréciation du temps long, les auteurs invitent à dresser les contours du monde de demain, celui qui suivra la crise majeure que nous traversons.

Quel rôle primordial joue la géographie dans l'histoire ? Comment l'industrialisation, l'urbanisation et la réduction de l'espace-temps bouleversent-elles les équilibres ? Faut-il croire à un amenuisement décisif du rôle des États ?

Quel type de pouvoir les États-Unis et la Chine, mus par le souci de conserver ou de restaurer leur *imperium*, vont-ils exercer dans les décennies à venir ?

Jean-Pierre Rageau, ancien élève de l'École nationale des langues orientales, professeur d'histoire-géographie, a coécrit une dizaine d'atlas avec **Gérard Chaliand**, homme de terrain, enseignant à Harvard, Berkeley, l'ENA...

« Une mise en perspective brillante et éclairante de l'aventure humaine, qui permet de corriger le court-termisme contemporain, et de remédier à la confusion des esprits et à la perte des repères historiques et géographiques. »

Hubert Védrine

En couverture : Illustration d'après des images
© Jackie Niam/iStock

Flammarion